

Savoirs environnementaux et circulations : perspectives géo-historiques situées depuis la Caraïbe

Environmental knowledge and circulations: geo-historical perspectives from the Caribbean

Linda Boukhris

Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, IREST, EIREST

Linda.boukhris@univ-paris1.fr

Résumé

Cet article pose la question des circulations dans la fabrique et la transmission des savoirs environnementaux dans le contexte caribéen. A partir d'une analyse géo-historique située depuis la plaine caribéenne du Costa Rica, l'article ouvre des perspectives de réflexion sur d'une part, les ancrages spatiaux et les savoirs sur l'environnement façonnés dans les circulations et d'autre part, les modes d'engagement avec le vivant marqués par les mémoires et expériences de la résistance aux violences sociales et écologiques. L'article met ainsi la focale sur les socio-écologies afro-diasporiques invisibilisées par l'épistémologie scientifique sur l'écologie tropicale et propose de penser les savoirs minorés en dehors de la catégorie traditionnellement privilégiée d'autochtonie dans le contexte des Amériques.

Savoirs environnementaux, circulations, socio-écologies, Caraïbe, Atlantique noir

Abstract

This article raises the question of circulations in the production and transmission of environmental knowledge in the Caribbean context. Based on a geo-historical analysis from the Caribbean region of Costa Rica, the article opens up perspectives to think about local environmental knowledge and spatial sense of belonging shaped through circulations. It also questions modes of engagement with the environment that are rooted within memories and experiences of resistance to social and ecological violence. The article thus focuses on Black ecologies made invisible by the scientific epistemology of tropical ecology, and proposes to think about local knowledge outside the traditionally privileged category of indigeneity in the context of the Americas.

Environmental knowledge, circulations, Black ecologies, Caribbean, Black Atlantic

fr

Introduction

Le Costa Rica est ancré dans une histoire longue de production et de circulation des savoirs scientifiques sur la nature tropicale depuis le 19^e siècle. Il devient au 20^e siècle un haut lieu mondial de la recherche en écologie tropicale, caractérisé par ses nombreuses institutions de recherche, ses stations biologiques ainsi que les circulations intenses de scientifiques internationaux qui contribuent à façonner la pensée écologique costaricienne. Ces institutions sont des lieux de production des paradigmes environnementaux à partir desquels s'élabore une éco-politique mondiale et s'instituent des modes dominants de relation au vivant. Les contributions majeures de l'étude des sciences, de l'histoire environnementale, ou encore de l'écologie politique latinoaméricaine nous invitent à réexaminer la production des savoirs scientifiques sur la nature tropicale, située dans un contexte colonial et impérial, au cœur de relations asymétriques de pouvoir. La naturalisation d'un espace de la « tropicalité » produit non seulement de la hiérarchisation mais génère également des logiques de prédation à l'égard d'une nature transformée en ressources. Dès le 19^e siècle, la construction narrative et iconographique de l'Amérique tropicale forge la désirabilité de ces territoires et rend possible la logique d'extraversion économique articulée à celle d'extraversion scientifique (Hountondji, 1990 ; Ndoye, 2022). On retrouve l'ensemble de ces dynamiques dans l'expérience costaricienne dont aujourd'hui encore, l'imaginaire de « paradis écologique » invisibilise des géographies complexes de la violence, de la ségrégation, de l'exclusion (Boukhris, 2021). Le dispositif environnemental promu au sein du paradigme national costaricien s'inscrit dans l'ontologie naturaliste, matérialisant une nature pensée comme une abstraction, séparée de toutes logiques sociales et invisibilisant ainsi d'autres socio-écologies. Parmi ces autres socio-écologies, le présent article propose une analyse géo-historique située depuis la plaine caribéenne du Costa Rica sur les savoirs et modes d'engagement avec l'environnement transmis au sein de la diaspora afro-caribéenne de la province de Limon. Celle-ci est en partie issue des migrations de travailleurs jamaïcains mobilisés pour la construction du chemin de fer puis la production des bananes sous le contrôle de la compagnie étasunienne United Fruit Company.

L'objectif est de penser les circulations dans la fabrique et la transmission des savoirs environnementaux, dans des contextes de violence radicale, de marginalisation, de dispersion voire d'effacement des mémoires et des expériences, propres au contexte de l'Atlantique noir (Gilroy, 1993). Interroger la production des savoirs environnementaux dans l'Atlantique noir, c'est vouloir mettre la lumière sur un espace géo-historique envisagé comme un lieu de circulations, de violences et de résistances. Si le concept d'Atlantique noir présente un certain nombre d'apories, il permet toutefois de

penser le souvenir de la violence esclavagiste comme le fondement culturel de la diaspora noire des Amériques (Chivallon, 2002). Cet espace géo-historique offre ainsi la possibilité d'analyser d'autres cosmopolitiques (Latour B., 2007) ancrées dans les territorialités diasporiques. Les territorialités désignent ici les dimensions matérielles et symboliques des modes d'habiter l'espace, intégrant les relations avec l'environnement et l'ensemble des non humains. Les savoirs minorés au cœur de l'Atlantique noir s'inscrivent dans l'héritage des circulations, depuis le Passage du milieu jusqu'aux nombreuses mobilités au sein même du bassin caribéen. Alors que l'attention s'est traditionnellement portée sur la catégorie d'autochtonie ou d'indigénité dans le contexte des Amériques afin de penser d'autres socio-écologies, de nombreux travaux questionnent désormais les héritages botaniques et alimentaires afro-descendants dans l'espace transatlantique, sous l'ombre portée de l'esclavage et des sociétés de plantations (Carney, Rosomoff, 2009 ; Voeks, Rashford, 2012). C'est à partir de l'examen des savoirs et pratiques de la terre des travailleurs afro-caribéens, au cœur de l'ordre racial et environnemental du régime de plantations de la United Fruit Company, que nous examinerons la minorisation historique d'une pluralité de savoirs et de modes d'engagement avec le vivant, forgés dans les circulations.

1. La production des savoirs scientifiques sur la nature tropicale : la tropicalité en question

1.1 La production des savoirs scientifiques et l'invention de l'Amérique tropicale

Les Amériques sont traversées par de nombreux imaginaires géographiques qui se sont sédimentés au fil des siècles. Les productions littéraires ainsi que les arts visuels constituent des corpus riches pour comprendre les processus de fabrique et de circulation de ces imaginaires géographiques. Parmi ces imaginaires, on retrouve celui de la nature tropicale. Les récits de voyage ont joué un rôle important dans la fabrique d'un imaginaire européen de l'Amérique tropicale au 19^e siècle (Pratt, 1992 ; Stepan, 2001). Les voyageurs, en provenance principalement d'Europe et des États-Unis, pour beaucoup scientifiques, parcourent le continent à la suite des mouvements d'indépendance politiques des territoires de la Couronne espagnole au début du 19^e siècle et contribuent à associer les Amériques à une certaine idée de la nature, une vision fantasmée d'un éden vierge et sauvage. Ils produisent des représentations et des savoirs sur des espaces géographiques encore peu connus qui se diffusent alors en Europe au 19^e siècle. Les écrits d'Alexander von Humboldt (1769-1859) sont notamment très populaires et contribuent à dessiner un répertoire d'images symbolisant les Amériques : les forêts tropicales exubérantes (les bassins de l'Amazone et de l'Orénoque), les montagnes escarpées (les cordillères des

Andes, les volcans du Mexique) et enfin, les vastes plaines intérieures (les llanos du Venezuela, la pampa d'Argentine).

Le Costa Rica est ancré dans cette longue histoire de production et de circulation des savoirs scientifiques sur la nature tropicale. De très nombreux scientifiques circulent dès le 19^e siècle au sein de l'Etat nouvellement indépendant et produisent toute une série de travaux qui dessinent les premières images du Costa Rica à l'échelle internationale. Certains scientifiques étrangers prennent part à la formation des élites intellectuelles du Costa Rica et contribuent à forger la pensée écologique costaricienne (Boukhris, 2016). Lorsque la première université du pays est fondée en 1844, l'Université Santo Tomas, le gouvernement décide de recruter des professeurs européens, notamment des scientifiques allemands et suisses. Henri Pittier est l'un de ces universitaires qui contribuent à la production de l'histoire naturelle costaricienne. Géographe et botaniste d'origine suisse, il arrive au Costa Rica en 1887 et participe activement à la création de la Société Nationale d'Agriculture ainsi que l'Institut de Géographie Physique qui devient l'Institut National Géographique après 1914. De nombreux scientifiques en provenance des États-Unis d'Amérique investissent également le terrain costaricien. Le Costa Rica devient au 20^e siècle un haut lieu mondial de la recherche en écologie tropicale, comme en témoigne la création d'institutions à rayonnement régional et international à l'instar du Centre de Recherche et d'Education en Agronomie Tropicale (CATIE) en 1942 et de l'Organisation des Etudes Tropicales (OTS) en 1963. La création du CATIE est décidée à Washington par le secrétaire étasunien à l'agriculture, Henry A. Wallace, qui souhaite la mise en place d'une institution spécialisée dans l'agriculture tropicale. Le centre régional attire de nombreux scientifiques étrangers, parmi lesquels l'ornithologue Alexander Skutch, le botaniste Leslie Holdridge (à l'origine de la classification officielle des écosystèmes du Costa Rica), Gerardo Budowski (directeur général de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN) de 1970 à 1976), ou encore Kenton Miller (directeur général de l'UICN de 1983 à 1988). On retrouve ainsi des trajectoires de scientifiques issues des plus grandes universités étasuniennes, passées par les plus grandes institutions internationales en matière de conservation de la nature, au cœur de la fabrique de la pensée écologique costaricienne. A titre d'exemple, Gerardo Budowski et Kenton Miller forment les élites politiques, dont Mario Boza, en charge de la mise en place du système de conservation costaricien en 1969. L'OTS, mise en place en 1963, est le fruit d'un consortium entre plusieurs universités (sept à l'origine dont celles du Michigan, Floride, Miami, Kansas, Harvard et Washington) répondant à la nécessité d'améliorer la recherche en biologie tropicale. Le Costa Rica avec ses stations de recherche et ses institutions universitaires membres se présente comme un lieu majeur de la recherche en écologie tropicale. Il faut entendre ces institutions comme des lieux de production des paradigmes environnementaux à partir desquels s'élabore une éco-politique

mondiale et s'instituent des modes dominants de relation au vivant.

1.2 La tropicalité en question

Cette communauté scientifique internationale joue un rôle important dans la construction du discours sur la nature costaricienne, basée sur une épistémologie scientifique située depuis l'histoire naturelle. Les contributions majeures de l'étude des sciences, de l'histoire environnementale ou encore de l'écologie politique nous invitent à réexaminer la production des savoirs scientifiques située dans un contexte colonial et impérial au cœur de relations asymétriques de pouvoir. La philosophie, l'histoire et la sociologie des sciences ont notamment permis de penser la science - ou plutôt les sciences et les pratiques de science - comme des objets construits et initiés par les acteurs eux-mêmes. Paulin Houtoundji (1990) questionne l'extraversion de la recherche scientifique dans le contexte colonial et impérial et son articulation étroite avec l'extraversion économique. Il soulève à sa manière l'enjeu critique de la colonialité dans la production des savoirs scientifiques au cœur du système capitaliste mondialisé. A ce titre, l'approche féministe de la philosophie des sciences pose également la question des valeurs des catégories et paradigmes de pensée mobilisés par la science moderne ainsi que l'impérieuse nécessité de penser le contexte de production de ces savoirs (Ruphy, 2015). Sandra Harding (2008) appelle ainsi à un exercice de déconstruction de l'exceptionnalisme et du triomphalisme de la science occidentale¹. Elle rappelle de quelle façon « *objectivity, rationality, good method, real science, social progress, civilization, the excellence of these and other self-proclaimed modern achievements are all measured in terms of their distance from whatever is associated with the feminine and the primitive* » (Harding, 2008:3) et enjoint de construire des contre-récits à partir d'un examen critique de la tradition. Interroger la production des savoirs scientifiques sur la nature, c'est donc soulever la question de l'épistémologie scientifique, de l'ontologie naturaliste et de la rationalité scientifique (Leff, 2007). L'histoire environnementale permet quant à elle de saisir plus spécifiquement la construction d'un espace de la « tropicalité » (Grove, 1996 ; Driver, Yeoh, 2000) qui s'inscrit dans une histoire longue et croisée entre l'Europe et les Amériques. Ce discours sur les espaces tropicaux de la Caraïbe participe d'un processus de fabrique de la différence (climatique, raciale, civilisationnelle) et de naturalisation de cette altérité, construisant de façon dialectique l'« européenité », le monde tempéré (Arnold, 1996, 2000). La naturalisation des territoires dits tropicaux s'articule étroitement à la production des savoirs scientifiques portant sur la faune et la flore dites tropicales. Il est important de situer la généalogie de la catégorie « tropicale »,

1 L'exceptionnalisme correspond à l'idée selon laquelle seules les sciences occidentales, parmi l'ensemble des systèmes de savoirs, sont capables de comprendre la réalité. Le triomphalisme envisage quant à lui l'histoire moderne de la science comme une série de succès (la bombe nucléaire ou encore les destructions environnementales ne seraient que des anomalies).

porteuse d'un régime de valeurs spécifique, situé dans un contexte colonial puis impérial.

La naturalisation de cet espace de la « tropicalité » produit non seulement de la hiérarchisation mais génère également des logiques de prédation à l'égard des ressources naturelles. En effet, dès le 19^e siècle, les descriptions d'un éden vierge et sauvage présentes dans les écrits des voyageurs, dont les motivations sont plurielles à l'instar des profils multiples qu'ils incarnent (scientifique, commerçant, diplomate etc.), dessinent la possibilité d'un « scramble for America » à la manière du « scramble for Africa » (Pratt, 1992 : 124). La construction narrative et iconographique de l'Amérique tropicale forge la désirabilité de ces territoires et rend possible la logique exploratrice, conquérante et prédatrice. A cet égard, nous le verrons par la suite, la compagnie bananière étasunienne United Fruit Company (UFC) se déploie au Costa Rica à la fin du 19^e siècle et envisage son activité comme une conquête scientifique et une mission civilisatrice sur les territoires tropicaux (Aliano, 2006). Elle engage de façon progressive des ingénieurs agronomes, notamment à la suite de la maladie de la banane à partir de 1910, ainsi que des scientifiques botanistes et autres spécialistes en écologie tropicale afin de comprendre la composition des sols et réaliser un inventaire mondial des variétés de plants de banane. A titre d'exemple, le botaniste étasunien Paul Allen (1911-1963) rejoint le département de recherche de la UFC dans les années 1950 et mène aux côtés du botaniste néerlandais J. J. Ochse une série d'expéditions en vue de collecter des plants de banane en Asie du Sud-Est et dans le Pacifique occidentale. Il est par ailleurs l'auteur en 1956 d'un livre sur les forêts tropicales du golfe du Pacifique au Costa Rica, « The Rain Forests of Golfo Dulce », considéré comme un classique de la botanique tropicale. Il est cité à plusieurs reprises par Mario Boza, auteur d'une histoire de la conservation de la nature au Costa Rica (2012) et personnage central dans l'élaboration du système de conservation costaricien dès 1969. La trajectoire scientifique de Paul Allen illustre l'articulation entre savoirs et pouvoirs, et les contradictions d'une pratique scientifique, la botanique tropicale, au service de la productivité du régime de plantations mis en place par l'une des entreprises les plus puissantes d'Amérique centrale et du bassin caribéen.

Le Costa Rica est un exemple paradigmatique de la naturalisation de territoires caractérisés par leur « tropicalité », objet de recherches scientifiques internationales dès le 19^e siècle. La production de savoirs scientifiques sur cette nature tropicale s'inscrit dans l'ontologie naturaliste, matérialisant une nature pensée comme une abstraction, séparée de toutes logiques sociales et invisibilisant d'autres socio-écologies. La production de ces savoirs est par ailleurs historiquement articulée à des rapports asymétriques de pouvoir et des logiques de prédation à l'instar de ce qui a pu se jouer avec la United Fruit Company. C'est depuis la plaine costaricienne du Costa Rica et depuis les circulations de populations afro-

caribéennes que nous poursuivons la réflexion sur la minorisation historique d'une pluralité de savoirs et de modes d'engagement avec le vivant.

2. Savoirs et circulations : territorialités diasporiques au sein de la plaine caribéenne du Costa Rica

2.1 Ordre social, racial et environnemental du régime de plantation

Le Costa Rica s'inscrit dans une formation historique raciale complexe, qui s'est mise en place à plusieurs échelles. Dès l'indépendance du pays au début du 19^e siècle, les élites politiques et intellectuelles développent un discours sur la blancheur de la nation. L'idée de la nation blanche est au cœur du paradigme national présenté dans toute l'historiographie naissante comme une nation démocratique, pacifique, exemplaire. Le petit propriétaire terrien cultivant ses plantations de café devient alors la figure archétypale de l'exception costaricienne, excluant les populations natives et afro-descendantes du récit national. Plusieurs législations raciales sont mises en place dès le 19^e siècle (lois de 1862 et 1897), dans un contexte d'apogée du racisme scientifique et de politiques eugénistes (Stepan, 1991), visant à contrôler l'arrivée de populations dites de « race inférieure » sur le territoire national et promouvoir la « race homogène ». Toutefois, dans le contexte de la construction du chemin de fer reliant San José, la capitale, au littoral atlantique, l'entrepreneur étasunien Minor C. Keith obtient des concessions de plus de 400 000 hectares de terres dans la province caribéenne du Costa Rica ainsi que l'autorisation de faire appel à des travailleurs afro-descendants issus de la région centraméricaine et caribéenne. L'arrivée de populations afro-caribéennes s'accélère lorsque ce même entrepreneur se lance dans la production de la banane pour couvrir les coûts du chemin de fer et fonde, en 1899, la United Fruit Company chargée de la semence, du transport et de la distribution des bananes (en consortium avec la Boston Fruit Company). Les populations arrivent dans la province de Limón dès les années 1870, principalement en provenance de la Jamaïque mais aussi de Trinidad et d'autres territoires d'Amérique Centrale (Bourgeois, 1994 ; Chomsky, 1996 ; Harpelle, 2001 ; Gudmundson, Wolfe, 2010). La plaine atlantique est alors gérée par la compagnie bananière tel un Etat dans l'Etat jusqu'en 1954 (Viales Hurtado, 2001). Certains auteurs ont pu parler de « corporate colonialism » (Colby, 2011) afin de signifier la domination territoriale de la transnationale étasunienne, qui y déploie une division raciale du travail à l'égard de la population afro-descendante et une ségrégation raciale de l'espace et des activités socio-culturelles.

Il est important de saisir l'organisation foncière, agricole et sociale de ce territoire caribéen afin de comprendre le déploiement de l'ordre racial et environnemental du régime de plantations de la UFC. En qui concerne la division du travail,

l'historien Ronny Viales Hurtado mentionne la politique raciale de la UFC en référence aux postes d'encadrement octroyés aux personnes blanches et aux Etasuniens. La plaine caribéenne est également marquée par de nombreuses violences raciales jusqu'à la première moitié du 20^e siècle, notamment pendant les crises économiques et la maladie de la banane qui va engendrer l'abandon progressif des terres par la UFC. C'est donc un territoire marqué par une série de conflits raciaux opposant prolétaires blancs et prolétaires afro-descendants comme l'illustre par ailleurs le militantisme du Jamaïcain Marcus Garvey qui arrive à Limon en 1910 et mène les luttes contre les mauvaises conditions de travail dans les plantations et le racisme à l'encontre des populations afro-descendantes. Il produit un discours puissant à destination de la diaspora noire des Amériques et leur affiliation à la dite terre mère africaine. Son héritage demeure très présent dans le paysage social et urbain du port de Limon aujourd'hui encore au Costa Rica. Quant à la ségrégation raciale de l'espace et des activités socio-culturelles, elle se déploie dans l'organisation même de la plaine caribéenne qui fonctionne alors comme une enclave au sein de l'espace national costaricien, avec une accessibilité et des mobilités très limitées avec le reste du territoire. L'ensemble des secteurs du territoire contrôlé et géré par la UFC (écoles, églises, hôpitaux, logement, transport) est traversé par des processus de racialisation. Si l'accès à la citoyenneté en 1949 ouvre la voie à une intégration lente et progressive de la région à l'espace national costaricien (Señor Angulo D., 2011), aujourd'hui encore les indicateurs socio-économiques de la province de Limon mettent en évidence une marginalisation multidimensionnelle. Ces dynamiques historiques permettent de saisir le poids des héritages structurant encore aujourd'hui la plaine caribéenne du Costa Rica. Enfin, le régime de plantation de la UFC est également un ordre environnemental caractéristique de ce que Anna Tsing (2017) qualifie de modèle de scalabilité du paysage. Il ne s'agit pas d'envisager la plantation comme une entité monolithique car plusieurs régimes plantationnaires se sont développés au sein de la Caraïbe et des Amériques depuis les premières expérimentations espagnoles jusqu'aux plantations portugaises, néerlandaises, anglaises ou encore françaises dans des contextes coloniaux et impériaux très variés depuis le 16^e siècle. Toutefois, ce qui demeure caractéristique de toutes ces expériences, c'est la plantation comme dispositif spatial pouvant être reproduit à plus grande échelle dans les mêmes conditions, quelques soient les contextes territoriaux. En invoquant la notion de scalabilité, Anna Tsing met l'accent sur la plantation comme une production « hors-sol » qui détruit les écosystèmes locaux, mobilise des plants interchangeables et simplifie le paysage. La plantation suppose en effet la déforestation d'un écosystème riche et complexe pour la mise en place d'une monoculture commerciale intensive. La UFC a très rapidement étendu ses plantations aux plaines caribéennes du Panama, du Honduras, du Guatemala, de la Colombie dont les sols et le climat offraient des conditions similaires à celles de Limon, illustrant le caractère reproductible à plus grande échelle propre aux

plantations. Outre la déforestation et l'épuisement des sols, la violence écologique à l'œuvre s'accélère avec l'apparition de la maladie de la banane à partir de 1910, qui entraîne l'utilisation croissante et intensive d'intrants chimiques, parmi d'autres techniques de destruction des écosystèmes locaux.

Une archive peut particulièrement illustrer l'articulation de l'ordre racial et environnemental au cœur des plantations mises en place par la United Fruit Company. Il s'agit de l'ouvrage de l'auteur étasunien Frederick Upham Adams, *Conquest the tropics* (1914), qui retrace l'histoire de la United Fruit Company avec l'autorisation de celle-ci et accès à ses archives. Si celui-ci s'apparente à un ouvrage de propagande sur la compagnie bananière, ce document contient également des informations sur la façon dont la compagnie appréhende ces territoires caribéens : la UFC y est présentée comme menant « une conquête de l'Amérique tropicale » « une croisade pour une conquête pacifique des Tropiques » (Adams, 1914: 324) face aux « noirs tropicaux et tribus indiennes » (Adams, 1914: 29). On retrouve ici les modalités d'une construction de la tropicalité au cœur de relations asymétriques de pouvoir entre la zone tempérée normalisée et les territoires dits tropicaux, comme abordé en première partie. Face à cette naturalisation de l'altérité qui racialise et hiérarchise les corps et les territoires, le régime de plantation de la UFC est comparé à une industrie scientifique, illustrant par ailleurs l'agencement de savoir-pouvoir au cœur de la logique extractiviste. A cet égard, la UFC se dote en 1946 d'un département « Nouvelles Cultures » chargé d'encourager la recherche agricole de produits tropicaux dans une perspective commerciale et travaille également avec le Centre de recherche agronomique tropicale, rappelant ainsi les enjeux de pouvoir dans la production scientifique des savoirs agronomiques.

2.2 Socio-écologiques afro-diasporiques : circulations des savoirs et transformations des paysages

Ces éléments de contexte permettent de poser le cadre à plusieurs échelles de la construction racialisée de territoires et de populations qui les habitent. Si le système de plantation est une mise en ordre de l'espace et une simplification du paysage, la plaine caribéenne du Costa Rica offre un paysage plus complexe composé de micro-territoires dans lesquels se tissent d'autres productions agricoles et d'autres rapports à l'environnement. Les populations afro-descendantes issues majoritairement des migrations jamaïquaines ont en effet activement participé à la transformation des paysages de la plaine atlantique, selon plusieurs modalités. Le régime foncier de la United Fruit Company a dès le début autorisé les travailleurs à cultiver leur nourriture de subsistance sur les terres de la compagnie. Dans les années 1920, les terres étaient divisées en trois principales catégories : les terres de la culture de la banane, les terres dédiées aux infrastructures, aux

pâturages des bêtes et à d'autres cultures et les terres de réserve de la forêt tropicale avec une rotation agronomique du système de culture. La UFC autorisait les travailleurs à cultiver leur nourriture de subsistance sur cette deuxième catégorie de terre car cela contribuait à la reproduction de la force de travail, sans passer par une augmentation des salaires. Cette pratique était perçue comme un bénéfice pour la transnationale. C'est une première modalité de transformation des territoires opérée par les populations afro-descendantes migrantes. Cette agriculture de subsistance s'organisait autour de la culture du yucca, de l'igname et de la banane plantain, typique du régime alimentaire caribéen. Frederick Upham Adams évoque lui aussi les terres sur lesquelles les travailleurs faisaient pousser leur nourriture. Certes la compagnie bananière employait directement des ouvriers agricoles sur ses plantations mais louait également des terres à une structure de petits exploitants sous contrat. La UFC n'assurait en effet que 30 à 40% de la production bananière dans les années 1920 (Marquardt, 2001), le reste de la production étant achetée par la compagnie aux petits et moyens exploitants, avec une forte dépendance et domination de la UFC malgré tout puisque celle-ci contrôlait l'accès à la terre, la commercialisation et le transport des marchandises (Colby, 2011). Il s'agit toutefois d'une autre modalité d'ancrage territorial de ces travailleurs afro-caribéens qui vont contribuer à façonner le paysage limonais. Cela va également se poursuivre au moment du déclin de la production bananière, suite à la maladie de la banane. Les paysans sans terre commencent à occuper les parcelles abandonnées par la UFC. Le fractionnement du latifundio de la compagnie se fait soit par la vente des terres improductives, soit par abandon. Cela contribue à dessiner un nouveau paysage limonais marqué par des systèmes polycultureaux aux côtés des plantations de banane et des plantations de cacao. Ces quelques exemples liés au régime foncier de la UFC permettent d'illustrer les modalités d'ancrage territorial de populations afro-descendantes qui contribuent activement à transformer la plaine caribéenne du Costa Rica.

Les migrants travailleurs circulent avec leurs savoirs et pratiques agricoles et jouent un rôle décisif dans le développement même des plantations de banane. Les travailleurs jamaïcains venus pour la construction du chemin de fer dès les années 1880 étaient pour beaucoup d'entre eux d'anciens petits propriétaires terriens ou paysans ayant été poussés au départ dans un contexte de crise de la production de canne à sucre. Les débuts de l'empire de la banane par la UFC reposent essentiellement sur les savoirs vernaculaires des paysans afro-caribéens qui avaient déjà une expérience avérée dans la culture de la banane, depuis son introduction en Jamaïque au début du 19^e siècle, notamment de la variété « Gros Michel » qui domine le marché jusque dans les années 1960 (Marquardt, 2001). La culture de la banane s'est d'abord développée dans l'île de la Jamaïque et s'est imposée au sein d'un système de polycultures dans un contexte esclavagiste puis post Emancipation. La culture s'est très rapidement

développée notamment sur les terres abandonnées par l'industrie sucrière. Les travailleurs jamaïquains arrivés à Limon mobilisent ainsi leurs savoirs et pratiques agricoles : une connaissance fine des sols, une attention particulière accordée à l'équilibre des cultures, une maîtrise des systèmes de drainage naturel des zones humides. Fait encore trop méconnu, la UFC cherchait spécifiquement à recruter une main d'œuvre caribéenne et notamment jamaïquaine reconnue par les responsables des plantations pour leurs savoirs agricoles et leur longue expérience dans la culture de la banane (Palmer, 1986) : la maîtrise des temporalités de maturation de la culture à travers les techniques d'élagage, l'identification du moment adéquat pour la collecte du fruit, la capacité à collecter et transporter le fruit sans l'endommager ou encore d'identifier les maladies ou les manques de nutriments des plants. L'arrivée de la maladie de la banane entraîne un bouleversement majeur dans la gestion des plantations et un tournant scientifique s'opère au sein de la UFC à partir des années 1920. Celle-ci recrute progressivement des scientifiques, des ingénieurs agronomes en charge d'étudier les sols, les variétés de plants de banane, l'usage des intrants dessinant la fin d'une première phase d'expansion des plantations de banane de la UFC reposant principalement, sinon exclusivement sur les savoirs et pratiques agricoles des travailleurs afro-descendants. Ces savoirs agricoles et la maîtrise complète du processus de culture de la banane ont toutefois été historiquement minorisés par l'encadrement de la UFC qui mobilisait la construction racialisée de la force de travail pour asseoir sa domination (Marquardt, 2001).

Dans ce contexte diasporique caribéen, caractérisé par ces circulations intenses, il y a eu transmission de savoirs et de pratiques. L'historienne Paula Palmer (1986) évoquait déjà dans ses enquêtes auprès des descendants de migrants jamaïquains au Costa Rica la transmission intergénérationnelle des savoirs agricoles sur la culture de la banane. Il y a toutefois peu de travaux qui interrogent cette transmission des savoirs environnementaux, au-delà par ailleurs de la culture de la banane puisqu'il s'agit également de toutes les cultures de la terre évoquées précédemment (yam, yucca, banane plantain, plantes médicinales etc.). Cette transmission m'a également été évoquée lors d'enquêtes conduites à Puerto Viejo de Limon (2015) auprès de familles afro-caribéennes développant des activités touristiques axées sur les savoirs environnementaux (médicinaux et alimentaires) et la narration d'un héritage afro-caribéen. La perspective d'un continuum historique a été envisagée plus récemment (Fernández Montes de Oca, 2023) pour penser les expériences afro-jamaïquaines depuis la situation coloniale post-esclavagiste de la Jamaïque jusqu'à la reconfiguration d'une paysannerie afro-jamaïquaine dans la plaine de Limon. Ce sont des circulations de savoirs, de pratiques, d'expériences et de mémoires au cœur de ce contexte caribéen.

Conclusion et perspectives de recherche

Cette minorisation historique des savoirs environnementaux se double d'une invisibilisation contemporaine quant au rôle joué par la diaspora afro-caribéenne dans la fabrique des paysages limonais au sein d'un pays qui a fait des politiques de conservation de la nature, le fer de lance de son paradigme national. La prédominance d'un certain imaginaire de la nature tropicale, la construction des savoirs scientifiques au cœur d'un régime de conservation et d'exploitation de l'environnement, comme nous avons pu l'aborder en première partie, ne permettent pas, encore aujourd'hui, de penser d'autres rapports à l'environnement en dehors de l'épistémologie scientifique de l'écologie tropicale et d'autres formes d'engagement avec le vivant détachés de la catégorie d'autochtonie. Cette minorisation doit se comprendre en relation avec le processus historique de racialisation des populations afro-descendantes qui produit des « géographies noires » (McKittrick, 2006) marquées par la traite esclavagiste, la colonisation, les violences raciales mais aussi les pratiques de résistance.

Or, faire l'examen géo-historique de ce moment d'ancrage territorial de la diaspora afro-caribéenne et mettre en lumière la place des savoirs et pratiques agricoles, c'est d'une part, penser les savoirs environnementaux depuis le fait diasporique, et d'autre part, penser d'autres socio-écologies ancrés dans des rapports de pouvoir faits de domination mais aussi de résistance propre au contexte caribéen. La question des savoirs est en effet centrale pour comprendre de quelle façon les individus investissent la relation au milieu et le sens affecté à celui-ci. Penser les savoirs environnementaux, c'est penser les narrations et les pratiques - les imaginaires - qui donnent sens à nos modes d'occupation de l'espace. Les savoirs agricoles dont il est ici question sont des savoirs qui disent quelque chose d'un rapport à l'environnement et d'un rapport au monde. Travailler la terre, c'est signifier un mode d'habiter (Benoit, 2000), c'est s'engager dans un mode de relations entre les humains et le vivant. Dans un contexte de surcroît marqué par des violences multidimensionnelles, ces narrations et pratiques sont aussi à interroger comme des « manières de composer avec le pouvoir » (Chivallon, 2013) au cœur des processus de créolisation de ces sociétés post-esclavagistes et post-coloniales.

C'est de cette façon que l'on pourrait réexaminer les modes d'ancrage des populations afro-descendantes de Limon depuis le régime de plantations de la UFC jusqu'à la période contemporaine. Ces territorialités diasporiques sont marquées par l'héritage de l'ordre social et environnemental de l'économie des plantations mais aussi par les dynamiques territoriales contemporaines qui transforment continuellement les modes d'engagement avec l'environnement. En effet, il ne s'agit pas d'envisager ces savoirs environnementaux dans une approche romantique et passéiste mais bien traversés par les nouveaux enjeux et défis des agricultures du bassin caribéen : poursuite

des régimes de plantations portés par des multinationales, conflits socio-environnementaux autour des violences écologiques, industrie agro-alimentaire globalisée ainsi que les nouvelles demandes internationales en matière d'agriculture biologique.

Références bibliographiques

Aliano, D., 2006. Curing the Ills of Central America: The United Fruit Company's Medical Department and Corporate America's Mission to Civilize (1900-1940). *Estudios interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*. Vol. 17 No. 2 (2006),35.

Arnold, D., 2000. "Illusory Riches": Representations of the Tropical World, 1840–1950. *Singapore Journal of Tropical Geography* 21, 6–18. <https://doi.org/10.1111/1467-9493.00060>

Arnold, D., 1996. *The Problem of Nature: Environment, Culture and European Expansion*. Blackwell Publishers, Oxford, Eng. ; Cambridge, Mass.

Benoît, C., 2000. Corps, jardins, mémoires : Anthropologie du corps et de l'espace à la Guadeloupe, Illustrated édition. ed. CNRS Editions, Paris : Paris.

Boukhris, L., 2016. La fabrique circulatoire d'un patrimoine national ou la coproduction de la nature au Costa Rica. *Autrepart* 78–79, 257–275. <https://doi.org/10.3917/autr.078.0257>

Boukhris, L., 2021. Tourisme et politiques de la nature dans les Amériques : géographies des violences et des résistances. Dans : Marcelo Pires Negrão éd., *L'Amérique Latine* (pp 202-213) Editions Ellipses.

Bourgeois, P., 1994. *Banano, Etnia Y Lucha Social En Centro America*. San José, Costa Rica.

Carney, J.A., Rosomoff, R.N., 2009. *In the Shadow of Slavery: Africa's Botanical Legacy in the Atlantic World*, 1st ed. University of California Press.

Chivallon, C., 2013. Créolisation universelle ou singulière ? *L'Homme. Revue française d'anthropologie* 37–74. <https://doi.org/10.4000/lhomme.24686>

Chivallon, C., 2002. La diaspora noire des Amériques. *L'Homme. Revue française d'anthropologie* 51–74. <https://doi.org/10.4000/lhomme.139>

Chomsky, A., 1996. *West Indian Workers and the United Fruit Company in Costa Rica 1870-1940*. Louisiana State University Press, Baton Rouge.

Colby, J.M., 2011. *The Business of Empire: United Fruit, Race, and U.S. Expansion in Central America*. Cornell University Press.

Driver, F., Yeoh, B., 2000. Constructing the Tropics: Introduction. *Singapore Journal of Tropical Geography* 21, 1–5. <https://doi.org/10.1111/1467-9493.00059>

Fernández Montes de Oca, 2023. Anotaciones para un abordaje comparativo del pequeño agricultor afrojamaicano en la industria bananera de Jamaica y Limón, 1870-1930, In:

Carlos Morera Beita, Guillermo Navarro Alvarado éd. *Los Afrodescendientes En El Caribe Costarricense: Aportes a La Construcción Del Paisaje Cultural* (pp. 68–106). Primera edición. ed. Universidad Nacional

Gilroy, P., 1993. *The Black Atlantic : modernity and double consciousness*. Harvard university press, Cambridge (Mass.).

Grove, R.H., 1996. *Green Imperialism: Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism, 1600-1860*. Cambridge University Press.

Gudmundson, L., Wolfe, J. (Eds.), 2010. *Blacks and Blackness in Central America: Between Race and Place*. Duke University Press, Durham, NC.

Harding, S., 2008. *Sciences from Below: Feminisms, Postcolonialities, and Modernities*. Duke University Press. <https://doi.org/10.1215/9780822381181>

Harpelle, R.N., 2002. *The West Indians of Costa Rica: Race Class and the Integration of an Ethnic Minority*. McGill-Queen's University Press.

Hurtado, R.V., 2001. La colonización agrícola de la Región Atlántica (Caribe) costarricense entre 1870 y 1930. El peso de la política agraria liberal y de las diversas formas de apropiación territorial. *Anuario de Estudios Centroamericanos* 57–100.

Latour, B., 2007. 2. Quel cosmos ? Quelles cosmopolitiques ?, in: *L'émergence des cosmopolitiques, Recherches*. La Découverte, Paris, pp. 69–84. <https://doi.org/10.3917/dec.loliv.2007.01.0069>

Leff, E., 2007. *La Complejidad Ambiental*. Polis. Revista Latinoamericana.

Marquardt, S., 2001. "Green Havoc": Panama Disease, Environmental Change, and Labor Process in the Central American Banana Industry. *The American Historical Review* 106, 49–80. <https://doi.org/10.2307/2652224>

McKittrick, K., 2006. *Demonic Grounds: Black Women And The Cartographies Of Struggle*. Minneapolis.

Ndoye, B., 2022. *Paulin Hountondji: leçons de philosophie africaine*, Collection Pépites. Riveneuve, Paris.

Palmer, P., 1986. *Wa'apin man: la historia de la costa talamanca de Costa Rica, según sus protagonistas*. Instituto del Libro, Ministerio de Cultura, Juventud y Deportes.

Paulin, H., 1990. Recherche et extraversion: éléments pour une sociologie de la science dans les pays de la périphérie. *Africa Development / Afrique et Développement* 15, 149–158.

Pratt, M.L., 2007. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, 2nd ed. Routledge, London. <https://doi.org/10.4324/9780203932933>

Ruphy, S., 2015. Rôle des valeurs en science : contributions de la philosophie féministe des sciences. *Écologie & politique* 51, 41–54. <https://doi.org/10.3917/ecopo.051.0041>

Senior Angulo, D., 2011. *Ciudadanía afrocostarricense: el gran escenario comprendido entre 1927 y 1963*, 1a ed. ed. EUNED, Editorial Universidad Estatal a Distancia, San José, Costa Rica.

Stepan, N., 1991. *"The Hour of Eugenics": Race, Gender, and Nation in Latin America*. Cornell University Press.

Stepan, N.L., 2001. *Picturing Tropical Nature*. Cornell University Press, Ithaca, NY.

Tsing, A.L., Pignarre, P., 2017. *Le champignon de la fin du monde: Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*, Illustrated édition. ed. Empêcheurs de penser rond, Paris.

Voeks, R., Rashford, J. (Eds.), 2012. *African Ethnobotany in the Americas*, 2013th edition. ed. Springer, New York.